



Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

35 | 2017

Culture de l'autre : rencontre, rejet, échange

« *Baudaire* » et la littérature médiévale de l'Occident chrétien : entre mythe et géographie. Le cas de la *Bataille Loquifer*

Cristina Dusio et Marco Robecchi



Édition électronique

URL : <http://questes.revues.org/4401>

DOI : 10.4000/questes.4401

ISSN : 2109-9472

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2017

Pagination : 99-114

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Cristina Dusio et Marco Robecchi, « « *Baudaire* » et la littérature médiévale de l'Occident chrétien : entre mythe et géographie. Le cas de la *Bataille Loquifer* », *Questes* [En ligne], 35 | 2017, mis en ligne le 15 avril 2017, consulté le 21 avril 2017. URL : <http://questes.revues.org/4401> ; DOI : 10.4000/questes.4401

**« *Baudaire* » et la littérature médiévale de
l'Occident chrétien : entre mythe et géographie.
Le cas de la *Bataille Loquifer***

Cristina DUSIO – Marco ROBECCHI

Università degli Studi di Siena et Università degli Studi di Verona –
Université Paris-Sorbonne

Parler de géographie au Moyen Âge, c'est souvent se confronter à une double acception du mot : une géographie réelle, résultat des voyages et d'une expérience directe du monde, et une géographie mythique, traditionnelle, liée aux connaissances héritées de la culture classique. Pour cette raison, l'identification des lieux ou des villes dans la littérature médiévale nous impose d'examiner la source, ou les sources, qui ont participé à la création d'un lieu, lequel répond d'abord aux exigences littéraires et poétiques de l'œuvre.

Nous nous proposons d'analyser l'allusion à la « *tour Baudaire* » et à la « *Roche Mahon* » dans la *Bataille Loquifer*. Cette chanson de geste du début du XIII^e siècle nous offre un bon point de départ pour envisager la double nature de la géographie médiévale. Nous souhaitons définir les deux éléments cités, étudier leur genèse et les localiser, afin de comprendre le processus de création littéraire d'un espace à la fois réel et mythique.

Bagdad, Babel et Babylone

Le nom *Baudas* (et ses variantes *Baudaire*, *Baldac*, *Baudac*¹) désignait au Moyen Âge l'actuelle ville de Bagdad, capitale de l'Iraq², qui, après la conquête mongole de 1254, devint la capitale de l'Il-Khanate de Perse jusqu'aux conquêtes de Tamerlan en 1393 et en 1401. Son rôle central dans le monde musulman, en tant que capitale du califat abbasside et par la suite pendant l'hégémonie mongole, en a toujours fait une ville célèbre, présente dans la culture et l'imaginaire occidentaux.

Elle fut d'abord identifiée avec la ville de Babylone, l'ancienne capitale du royaume babylonien, lieu biblique de la captivité du peuple d'Israël, et donc ville à la charge eschatologique forte. Elle était personnifiée par la méchanceté du roi Nabuchodonosor, ou décrite comme la « prostituée de Babylone », symbole de la corruption et de la méchanceté de Satan dans l'Apocalypse de Saint Jean³. Toutefois, la ville de Bagdad était également identifiée avec une autre ville biblique : l'ancienne Babel, origine des différences linguistiques de l'humanité. Il est vraisemblable que cette confusion soit due à une assonance entre la première partie des deux mots, Babel – Babylone, mais l'identification symbolique avec le mal, que les deux villes partageaient, a également pu jouer un rôle⁴. Toutefois, la ville de Babylone pouvait aussi, parfois,

¹ Pour le nom de Bagdad et ses formes, voir la note de Giorgio Cardona dans Marco Polo, *Milione. Versione toscana del Trecento* [1975], éd. Valeria Bertolucci Pizzorusso, Milano, Adelphi, 1982, p. 561–564.

² Fondée en 762 par le calife Abū Gia'far al-Manṣūr, elle était connue sous les noms arabes de Dār as-Sālam (« Maison de la paix ») ou de Mādīnat as-Sālam (« Ville de la paix »), mais enfin prévalut le nom originaire Baghdadu (« don de Dieu »), qui remontait au moins à 2000 av. J.-C. Voir *Encyclopaedia of Islam*, dir. Peri J. Bearman, Leiden/Paris, E. J. Brill/G. - P. Maisonneuve & Larose, 1993, t. 1, p. 921.

³ Voir par exemple le *Deuxième livre des Chroniques*, le *Livre de Daniel* et le livre de l'*Apocalypse*.

⁴ Reuben Levi, *A Baghdad Chronicle*, Cambridge, Cambridge University Press, 1929, p. 9, a remarqué que « *The rabbis of Geonic period often speak of Baghdad as*

indiquer la ville égyptienne du Caire. Si les textes épiques ne semblent pas se soucier de distinguer Babylone du Caire, les textes géographiques, en revanche, distinguent souvent les deux, de manière argumentée.

Quelques exemples : l'épique

Une sélection de poèmes épiques et de récits de voyages pourra donner un aperçu de la réception et de l'utilisation des villes de Bagdad et de Babylone dans la littérature médiévale⁵.

Dans la *Chanson de Roland* (XII^e siècle), Marsile écrit à Baligant, qui se trouve dans une ville qui est censée être Babylone, mais que l'on pourrait identifier avec le Caire. En effet, l'émir fait équiper sa flotte « sur Alexandre ad un port juste mer » (v. 2626) ; la proximité avec Alexandrie et avec la mer indiquent vraisemblablement la ville égyptienne, « toutefois, rien n'empêche d'imaginer que l'auteur ait aussi cherché à exploiter le nom de la mythique Babylone⁶ ».

“Babel”, but they seemed to do so of set purpose, well knowing the difference » (nous traduisons : les rabbins de la période des Gueonim parlent souvent de Bagdad comme de « Babel », mais ils semblent bien conscients de la différence). La tour de Babel pouvait d'ailleurs être facilement identifiée avec les *zigurrat* qui se lèvent aux alentours de Babylone. Voir aussi Brunetto Latini, *Le livre du Trésor*, éd. Bernard Ribémont et Silvère Menegaldo, Paris, Honoré Champion, coll. « Traductions des classiques français du Moyen Âge », 2013, p. 51 : « ce Nembrod édifia la tour de Babel à Babylone, ce qui entraîna la différenciation et la confusion des langues ».

⁵ Les poèmes épiques ont été choisis parce que, à partir de la *Chanson de Roland*, le grand ennemi de la chrétienté a été identifié avec les Sarrasins, c'est-à-dire les Musulmans, comme l'évoque le célèbre vers « Paien unt tort et chrestiens unt dreit » de la *Chanson de Roland*, éd. Cesare Segre, Milano/Napoli, Ricciardi, 1971, v. 1015. Les récits de voyages ont été choisis pour le témoignage plus ou moins direct et le souci de donner une description exacte qu'ils manifestent. Nous laisserons cependant de côté le roman : voir sur ce sujet la considération de Catherine Gaullier-Bougassas, *La tentation de l'Orient dans le roman médiéval. Sur l'imaginaire médiéval de l'autre*, Paris, Honoré Champion, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 2003, p. 9 : « Les romanciers préfèrent célébrer la richesse et la perfection esthétique d'architectures et d'œuvres d'art orientales ».

⁶ Wilfrid Besnardeau, *Représentations littéraires de l'étranger au XII^e siècle. Des chansons de geste aux premières mises en roman*, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 67.

De la même manière le roi Fierabras, dans la *chanson* homonyme, semble résider au Caire : « Il fu rois d'Alizandre, si l'avoit a garder, /soeu(e) estoit Babilone jusqu'à la Rouge Mer⁷ ». Si le nom de Lucafer de Baudas « de moult grant fierté » évoque Lucifer⁸, la vague attribution à la ville de Bagdad semble être, elle, un « moyen d'asseoir l'existence d'un personnage sur une donnée concrète⁹ ».

Dans une chanson davantage liée à l'aventure des croisades, *L'estoire de la guerre sainte* (ca. 1220¹⁰), si l'on est sûr que l'on a en général affaire à la ville du Caire¹¹, rien n'empêche d'identifier la ville irakienne de Bagdad, plus proche de Beyrouth et Damas, aux vers 10204–10208 « Sor cels loreie jo encore /que l'en meist l'esguard a ffare, /iço si freit bien affaire, /u de siege faire e reprendre /ou d'aler Babiloine prendre /u a Barut ou a Damas ». De même, quand on lit dans la *Chanson de Jérusalem* (XII^e siècle) aux vers 2789–2790 (« Et mandent par aïe descî qu'en orïent, /tot droit en Babiloine a l'amiral Soudent¹² »), que les personnages qui se trouvent à Jérusalem demandent de l'aide en direction de l'Orient, cela pourrait viser la ville de Bagdad, située à l'est par rapport à la Terre Sainte¹³.

⁷ *Fierabras, Chanson de geste du XII^e siècle*, éd. Marc Le Person, Paris, Honoré Champion, coll. « Classiques français du Moyen Âge » 2003, p. 238, laisse II, v. 50–51.

⁸ *Fierabras*, éd. cit., p. 329, laisse LXXXII, v. 2971 et p. 568 pour l'explication.

⁹ Besnardeau, *Représentations, op. cit.*, p. 72. Il ajoute ensuite que « le public a donc ainsi l'impression d'accéder à une meilleure connaissance des individus en les situant dans une aire globalement perçue comme hostile ».

¹⁰ *L'estoire de la guerre sainte*, éd. Catherine Croizy-Naquet, Paris, Honoré Champion, coll. « Classiques français du Moyen Âge », 2014.

¹¹ Voir par exemple aux v. 3151–3154 « Si i virent venir armees /une estoire grant de gualees /qui de Babiloine iert venue, /par qui Acre fud tant tenue ».

¹² *La chanson de Jérusalem*, éd. Nigel R. Thorp, Emanuel J. Mickel, Jan A. Nelson, Tuscaloosa/London, University of Alabama Press, coll. « The Old French Crusade Cycle », 1992, vol. 6.

¹³ Dans la même chanson, la ville de *Baudaire* est souvent utilisée comme exclamation ou imprécation, perdant toute sa fonction de lieu géographique en

Les cas évoqués confirment la remarque de Wilfrid Besnardeau selon lequel « il est net que l'éloignement géographique représenté par l'Afrique et l'Orient va de pair avec une variété moindre dans les toponymes : [...] le(s) nom(s) suggère(nt) l'exotisme et la provenance fort lointaine¹⁴ ».

Quelques exemples : la littérature de voyage

Le milieu du XIII^e siècle marque le début d'une période de voyages en Orient, à partir des missions franciscaines de frère Jean de Plan Carpin et de frère Guillaume de Rubrouck, jusqu'au célèbre voyage de Marco Polo décrit dans son *Devisement du monde*.

Grâce à ces voyageurs, les lieux deviennent des objets réels de connaissance et non plus de simples noms exotiques privés de consistance topographique et chargés de symbolisme. Ainsi, certains auteurs du premier tiers du XIV^e siècle ne semblent pas faire la distinction entre les trois villes. Riccold de Montecroix (1300), qui a d'ailleurs vécu à Bagdad pendant plusieurs années, affirme : « nous trouvâmes une autre grande ville, étendue en longueur près du fleuve, qui a été l'antique Bagdad ou Babylone. Elle semble presque une autre Rome¹⁵ ». Hayton de Korikos (1307) dit brièvement : « La plus grant cité qui soit ou royaume de Caldee si est appellee Baldach qui iadis fu Babiloine ditte. En celle

devenant le cri perverti des infidèles. Voir par exemple les v. 8429–8430 : « Mort l'abat del ceval en mi une jonciere. /Puis escria "Baudaire!" si retourna ariere ».

¹⁴ Besnardeau, *Représentations*, op. cit., p. 69.

¹⁵ « *Invenimus etiam quandam aliam civitatem magnam in longum iuxta fluiiium [Tygris] que fuit antiqua Baldac siue Babilonia et in magnis ruinis videtur fere altera Roma* ». Voir Riccold de Monte Croce, *Pérégrination en Terre Sainte et au Proche orient. Texte latin et traduction*, éd. René Kappler, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes et traductions des classiques français du Moyen Âge », 1997, p. 134. En revanche, par la suite il appelle le Caire « Babylone » : « *Semel Soldanus Babilonie misit de Egipto* » (« Un jour le sultan de Babylone envoya d'Égypte [...] »), voir *Ibid.*, p. 168.

terre Nabugodonosor en chetivoison mena les filz de Israel¹⁶ ». Enfin, Odoric de Pordenon (1330) dit : « Nous vînmes donc au grand royaume de Chaldée ; de là nous allâmes par la terre de Babel¹⁷ ».

Quelques siècles plus tôt, Guillaume de Tyr dans son *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum* (ca. 1170–1184) décrivait Babylone comme : « La noble et excellente ville que le peuple appelle Babylone [...]. En effet, Babylone fut une ville très ancienne d'Orient [...], toutefois certains affirment hardiment qu'il s'agit de l'ancienne, noble et célèbre Memphis¹⁸ ». La mention de Memphis renvoie sans doute à l'Égypte. Il ne fait cependant aucune mention de la ville irakienne.

Enfin, le frère dominicain Guillaume de Boldensele dans son *Liber de quibusdam ultramarinis partibus* (1336) revient sur la distinction entre les deux Babylone :

Il faut savoir que cette Babylone susdite n'est pas l'antique Babylone où Nabuchodonosor régna, et où les fils d'Israël ont été menés prisonniers, mais il s'agit de la nouvelle Babylone [...]. Certains disent que la ville qu'aujourd'hui l'on appelle *Baldacum* est celle même antique Babylone, qui est située sur le fleuve Euphrate. Certains autres affirment qu'elle était proche de Bagdad et qu'elle fut détruite [...]. En effet l'on affirme qu'assez

¹⁶ Paris, BnF, fr. 2810, fol. 230r.

¹⁷ « *Exinde exiens ivi Caldeam, que est regnum magnum ; ad quam dum sic irem, ivi per terram Babel* » (nous traduisons). Voir *La redazione C9 della Relatio di Odorico da Pordenone*, éd. par Francesca Maggioni, Firenze, SISMEL, 2013, p. 8, http://ecodicibus.sismelfirenze.it/uploads/5/3/536/odorico_maggioni.pdf (consultée le 27/01/2016).

¹⁸ « *nobilem et egregiam metropolim, quae vulgo Babylonia dicitur [...] nam Babylon, sive Babylonia, civitas fuit antiquissima in Oriente [...] Aliqui tamen confidenter asserunt, quod ista sit illa antiqua et nobilis et famosissima Memphis* » (nous traduisons). Voir l'éd. par M. Guizot, Paris, Brière, 1824, numérisée, disponible à l'adresse : <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/guillaumedetyr/croisade20.htm> (consultée le 27/01/2016). La citation est tirée du chapitre 14, XIX^e livre.

proche de là la tour de Babel fut commencée par les fils de Noé, où la langue humaine fut corrompue¹⁹.

Évidemment Guillaume de Boldensele se souciait de distinguer les deux villes afin que les lecteurs ne fissent pas de confusion : « Ces choses ont été écrites afin que l'on connaisse la distinction entre la vieille et la nouvelle Babylone dans cette œuvre²⁰ ».

Le souci de distinguer les villes, que nous trouvons dans les œuvres géographiques qui sont à la recherche d'une certaine précision, et la confusion qui règne à ce sujet dans la littérature épique et fictionnelle, provoquent une double interférence. Tout d'abord d'un point de vue toponymique, comme on croit l'avoir démontré. D'autre part, d'un point de vue symbolique : lorsque la ville de Babylone en Égypte était le siège du sultan et Bagdad le siège du calife, toutes les deux représentaient le siège de l'ennemi musulman.

Le cas de la *Bataille Loquifer*

Dans cette perspective, le cas de la *Bataille Loquifer* mérite d'être examiné avec attention. Cette chanson, ainsi que les problèmes qu'elle pose, d'ordre philologique ou d'histoire de la culture, offrent un point de départ privilégié pour mieux comprendre la perception de l'Orient musulman pendant le Moyen Âge latin.

¹⁹ « *Et sciendum quod hec Babilonia de qua nunc fit mentio, non est illa antiqua Babilonia in qua regnavit Nabuchodonosor, et ad quam filii Israel captivi sunt ducti, sed hec est nova Babilonia [...] Dicunt aliqui quod civitas que nunc Baldacum dicitur sit ipsa antiqua Babilonia que sita est super fluvium Eufratem. Alii asserunt prope Baldacum ipsam fuisse et destructam, [...]. Turris etiam Babel a filiis Noe incepta fuisse in loco propinquo asseritur ubi humanum labium confusum est* » (nous traduisons). Voir Guillaume de Boldensele, *Liber de quibusdam ultramarinis partibus et praecipue de Terra sancta* (1336) suivi de la traduction de frère Jean le Long (1350), thèse de doctorat de III^e cycle soutenue par Christiane Deluz, Paris IV, 1976, p. 217–219.

²⁰ Nous traduisons « *Hec dicta sunt ut habeatur discretio veteris et nove Babilonie in hoc opere* ». Voir Boldensele, *Liber*, éd. cit., p. 220.

La *Bataille Loquifer* est une chanson de geste du début du XIII^e siècle, appartenant au cycle de Guillaume d'Orange. Elle concerne le « deuxième noyau » ou « petit cycle », lequel inclut les trois poèmes consacrés aux exploits du géant Rainouart et à sa lutte contre les Sarrasins : *Aliscans*²¹, la *Bataille Loquifer*²² elle-même et le *Moniage Rainouart*²³. Elle se situe entre les deux autres chansons qui sont plus connues, et fonctionne comme jonction entre elles. Dans le cadre de la littérature épique, son intérêt est de représenter le premier texte où des éléments épiques se trouvent mêlés à des éléments proprement arthuriens, annonçant le parcours qui amènera de l'épopée au roman d'aventures héroïques du XIII^e et du XIV^e siècle²⁴. Nous souhaitons esquisser à présent, à travers l'examen d'un cas spécifique offert par la *Bataille Loquifer*, une des conceptions possibles de l'espace géographique et de sa représentation littéraire dans le genre épique.

« Renoart fut sor mer ens el sablon, /Ensanble o lui estoient si baron ; /Il regarda devers Cafarnaon, /Par haute mer voit venir .i. dromont » : c'est ainsi que s'ouvre la chanson. Dès les premiers vers, le regard du poème est déjà orienté et focalisé vers l'Orient, en indiquant une direction bien précise. Selon Varvaro, « la toponomastique épique peut être répartie en deux modèles très significatifs : celui de l'énumération des peuples et celui de l'itinéraire²⁵ ». Dans notre texte, le second modèle s'impose nettement. Cette perspective dessine

²¹ *Aliscans*, éd. Claude Régner. Présentation et notes de Jean Subrenat. Traduction revue par Andrée et Jean Subrenat, Paris, Champion, coll. « Champion Classiques. Moyen Âge », 2007.

²² *La Bataille Loquifer*, éd. Monica Barnett, Oxford, Blackwell, coll. « Medium Aevum Monographs », 1975.

²³ *Le moniage Rainouart*, éd. Gérald A. Bertin, Paris, Picard, 1973–1988.

²⁴ François Suard, *La Bataille Loquifer et la pratique de l'intertextualité au début du XIII^e siècle*, dans *Actes du VIII^e Congreso de la Societat Rencesvals*, 1981, p. 497–503.

²⁵ Alberto Varvaro, « L'Espagne et la géographie épique romane », *Medioevo Romano*, 14, 1989, p. 301.

parfaitement les contours spatiaux et la direction de l'action épique en matérialisant concrètement, en termes géographiques, le péril constitué par la menace musulmane sur le monde chrétien. En effet, le regard de Rainouart est orienté vers la mer (l'espace de la frontière, un espace conflictuel mais ouvert aux possibilités) et contemple l'approche des Sarrasins venus pour le mettre en prison et le tuer. L'Orient est donc décrit comme l'espace du pouvoir d'autrui, chargé dès le début de résonances tout à fait mythiques, symboliques et menaçantes.

Quelques lignes plus loin, dans la même laisse initiale, on apprend que le navire sarrasin qui est en train d'arriver a été envoyé par Desramé (le roi païen, père de Rainouart), pour enlever le fils rebelle et l'emprisonner dans la « tour Baudaire », qui se situe à proximité de la « roche Mahon ». Ces vers nécessitent un examen attentif au niveau de la signification, aussi bien qu'au niveau strictement philologique : ils comportent en effet une remarquable dispersion de la *varia lectio*.

Il faut d'abord préciser que la *Bataille Loquifer* a été conservée dans dix manuscrits (désormais abrégés en mss²⁶), dont deux transmettent une version du texte de la chanson ornée d'un vers orphelin et avec un finale différent (**ArsC** désigné par **v**). Sans revenir sur les questions d'ordre philologique, soulignons que la version **v** est un remaniement

²⁶ Liste des manuscrits : **A**² Paris, Bibliothèque Nationale de France, fr. 1449, milieu du XIII^e siècle, fol. 142v–150r ; **A**³ Paris, Bibliothèque Nationale de France, fr. 368, première moitié du XIV^e siècle, fol. 218r–231(bis)r ; **A**⁴ Milan, Trivulziana 1025, dernier tiers du XIII^e siècle, fol. 142v–167r ; **B**¹ Londres, British Library, Royal 20 D XI, première moitié du XIV^e siècle, fol. 166r–181r ; **B**² Paris, Bibliothèque Nationale de France, fr. 24369–24370, première moitié du XIV^e siècle, fol. 242r–265r ; **Ars** Paris, Bibliothèque de l'Arsenal 6562, premier tiers du XIII^e siècle, fol. 119v–166v ; **C** Boulogne-sur-Mer, Bibliothèque municipale 192, achevé le 16 avril 1295, fol. 140v–158v ; **D** Paris, Bibliothèque Nationale de France, fr. 1448, milieu (P. Stirnemann d'après la décoration) ou troisième quart (F. Gasparri d'après l'écriture) du XIII^e siècle, fol. 272r–296v ; **E** Berne, Burgerbibliothek 296, seconde moitié du XIII^e siècle, fol. 83r–112r ; **F** Paris, Bibliothèque Nationale de France, fr. 2494, second quart du XIII^e siècle, fol. 165v–215v. Fragment **li** Lisbonne, Biblioteca Nacional, 0258.42, fin XIII^e siècle - début XIV^e siècle, fol. 2r–2v.

postérieur du texte de la *Bataille Loquifer*, à partir d'un stade ancien et assez proche de l'original mais toujours provenant du même archétype. On peut donc parler d'un seul texte. L'une des erreurs les plus importantes, qui nous permet de l'affirmer, est le passage suivant (v. 10–11)²⁷ :

« En tor Baudaire, en grant chetivoison »,

a (=A²A³A⁴) « Qui est es bones de la roche Mahon »

Ars « Qui siet en dures roches haut, par Mahon ! »

b (=B¹B²) « Qui siet ou pui de la roche Mahon »

D « An celle chartre qui est laide et parfont »

E *om.*

F « Qui sient anconbré de la roiche Mahon »

li « Qui siet es du de la terre Mahon »

Nous avons donné la transcription interprétative de tous les témoins : comme toute cette partie manque dans **C**, **Ars** est le seul manuscrit représentant de la version **v** qui rapporte le début de la chanson.

Les vers 10–11 sont plutôt problématiques. Dans le v. 11, le niveau de diffraction est maximum : **E** omet le passage entier, tandis que **D** innove, comme à son habitude. Parmi les autres témoins, il semble que la relation qui lie la « tour Baudaire » à la « roche Mahon » crée des difficultés. En effet, nous nous interrogeons sur la signification du passage et sur le rapport entre les deux éléments, qui ne devait pas apparaître bien nets, même pour les copistes de la chanson.

Comme nous l'avons montré précédemment, le nom de Babylone, au Moyen Âge, pouvait être utilisé pour indiquer plusieurs lieux géographiques. Cela invite à se demander si le nom même de

²⁷ Selon l'édition *La Bataille Loquifer*, éd. Monica Barnett, *op. cit.*

« Baudaire », transmis par le texte, ne peut pas être rapproché d'une des multiples significations de ce mot, et si, dans cette perspective, on ne peut pas trouver de lien entre une des deux (ou trois) Babylone et une « roche Mahon » qui serait aux bornes de la terre habitée. Il faut souligner qu'il n'y a aucun doute pour le copiste de **E**. Dans le texte, en effet, chaque fois que la tour est mentionnée (deux autres fois²⁸) c'est sous le nom de « Baudas », mais il s'agit d'une *lectio singularis* qui aide peu notre recherche.

Par ailleurs, c'est dans une autre œuvre littéraire²⁹ que la même tour fait son apparition. Dans *Folque de Candie*³⁰ (chanson de geste du début du XIII^e siècle appartenant également au cycle de Guillaume d'Orange), la tour est désignée ainsi comme lieu de réclusion – cette fois pour les trois enfants Gui, Girart et Guischart, neveux de Guillaume – lieu obscur où le blé ne croît pas, donc aride, sans vie et sans doute hostile :

Gel me savoie, si ai pieç'a pense
 Que li anfant ne sunt pas oblie,
 Li .iii. prison qui de France sunt ne.
 S'om m'en crèust, il en fussent mene
 Entor Baudaire o onques n'ot clarte ;
 C'est une terre ou ja ne creistra ble.
 S'en la tor ierent jus el fonz avale
 Ja mes Guillelme n'orroit d'elx verite.³¹

²⁸ Voir v. 128 et v. 2008 dans *La Bataille Loquifer*, éd. Monica Barnett, *op. cit.*

²⁹ La tour Baudune fait son apparition dans les *Enfances Renier* (1270 ca.). Cette chanson de geste s'inspire clairement de la *Bataille Loquifer*. Parmi les personnages principaux en effet figurent Maillefer et Corbon (les fils de Renouart). Par conséquent il est vraisemblable que la *tour Baudune* même soit dérivée de la *tour Baudaire* de la *Bataille Loquifer* dans une forme linguistique altérée. Voir *Les Enfances Renier. Canzone di gesta inedita del sec. XIII*, éd. Carla Cremonesi, Milano/Varese, Istituto Editoriale Cisalpino, 1957.

³⁰ Voir *Folque de Candie von Herbert le duc de Danmartin Nach den Festländischen Handschriften zum ersten Mal vollständig herausgegeben*, éd. Oskar Schultz-Gora, Halle, Niemeyer, coll. « Gesellschaft für romanische literatur », 1936.

³¹ v. 1133–1140 (voir *Folque de Candie*, éd. Oskar Schultz-Gora, *op. cit.*, p. 51–52). Il faut souligner que l'éditeur choisit d'éditer toujours l'adverbe « entor » plutôt

Cela nous confirme, donc, qu'au moins dans le cycle de Guillaume, la « tour Baudaire » existait, avait sa propre réalité et fonctionnait comme prison païenne. Cependant ce passage n'est d'aucune aide pour clarifier ce que serait la « roche Mahon » qui, dans le texte, n'est jamais nommée, pas plus que son lien avec la tour³². Il convient, donc, de chercher des suggestions hors de la Littérature, parmi des légendes ou des récits de voyage.

Au Moyen Âge, un mont du nom de Muḳaṭṭam se situe à proximité du Caire, proche de l'ancienne ville de Babylone. Cette montagne a été l'objet de plusieurs légendes et son caractère sacré, ainsi que son importance pour les musulmans (elle était réellement un lieu de sépulture³³), ont été signalés et rapportés dans de nombreux récits³⁴. Dans ces histoires à caractère religieux, la légende de la « montagne qui se promène » présente un certain intérêt. Le calife de *Baudas*, ayant lu le verset évangélique de Matthieu, XVII, 20 « si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là,

que le substantif « en tor », en entendant « autour de la ville (méconnue) de Baudoire ». Bien que le texte laisse une marge de doute – en effet les vers 1137–1138 semblent décrire la ville de *Baudaire* (et non une tour) qui est « un terre ou ja ne creistra ble » – nous croyons qu'il est préférable de comprendre aux vers 1142–43 « Que li anfant fussent mene tuit .iii. /Entor Baudoire, faites lo, ge l'otroi » et surtout aux vers 1162–1163 « Se bien vos semble, envoyer les volon /Entor Baudoire par tel devision » le substantif « tour » et non l'adverbe « entor ». Le texte même, en effet, au vers 1139, cite une tour « S'en la tor ierent jus el fonz avale », cette fois sans aucun doute possible. De plus, il est bien difficile, presque erroné, de construire les deux verbes « mener » et « envoyer » quelqu'un entour quelque chose, d'autant plus que ceux-ci ont, dans le texte, la signification de « enfermer dans une chartre ou un lieu désigné comme prison ».

³² Il reste toujours à résoudre, en effet, le problème que la *Bataille Loquifer* soulève sur le plan textuel. Vu le haut niveau de diffraction de la tradition et sa « varianza in adiaforia » (les témoins cherchent à restituer et remotiver le texte avec les débris à disposition), on pourrait penser à un défaut matériel au milieu du vers (celui de la « roche Mahon ») au plan de l'archétype qui s'est transmis à toute la tradition. Notre lecture reste encore à l'état d'hypothèse, n'ayant pas encore trouvé une solution ou une conjecture satisfaisante pour la restitution de ce vers.

³³ Voir *Encyclopédie de l'Islam, op. cit.*, t. VII, p. 510.

³⁴ *Ibid.*

et elle se transporterait ; rien ne vous serait impossible », décida de mettre à l'épreuve les chrétiens. Leur ayant demandé s'ils croyaient en la vérité de l'Évangile, il leur donna dix jours pour se préparer à ce miracle, sans quoi ils devraient abdiquer leur foi ou mourir. Un miracle intervint à ce moment : la montagne se déplaça. Ce sont donc les musulmans qui durent se convertir à la confession chrétienne, et le calife avec eux. Laura Minervini³⁵ a mis l'accent sur la naissance et la diffusion de cette histoire qui est née dans un milieu chrétien en Égypte. Il s'agit en effet de la montagne Muḳaṭṭam et du calife du Caire, unis au thème de la foi qui déplace les montagnes, très répandu entre le X^e et le XI^e siècles et recueilli d'abord dans l'*Historia peregrinorum euntium Jerusalem ad liberandum Sanctum Sepulcrum*³⁶, chronique anonyme de la première croisade écrite en Italie du sud en 1130 environ. La légende serait arrivée en France, dans l'entourage de Louis IX, un siècle plus tard. On la trouve dans sa version finale et plus connue (mais située autour de la Bagdad irakienne) dans le *Devisement du monde*³⁷ de Marco Polo, dont se sont inspirés Giovanni Villani³⁸ et *Bauduin de Sebourc*³⁹ :

On peut supposer que la légende de la « montagne qui se promène » soit arrivée par voie orale à Bagdad où elle s'est jointe à la légende de la conversion du Calife enterré dans un endroit isolé. Autrement on peut penser que la fusion entre les deux traditions soit née des sources occidentales, dont le transfert du

³⁵ Dans Laura Minervini, « Leggende dei cristiani orientali nelle letterature romanze del medioevo », *Romance Philology*, vol. 49, 1995, p. 1–12.

³⁶ Chap. 99–101 (*Historia peregrinorum euntium Jerusalem ad liberandum Sanctum Sepulcrum*), dans *Recueil des historiens des croisades*, éd. Mabillon, t. III, 1866, p. 212–214).

³⁷ Chap. 26–29 (Marco Polo, *Milione*, *Le Divisament dou Monde*, éd. G. Ronchi, préf. C. Segre, Milano, Mondadori, 1982, p. 331–337).

³⁸ Liv. 8, chap. 46 (Giovanni Villani, *Nuova Cronica*, Parma, U. Guanda Editore, 1991, p. 484–486).

³⁹ XII, 253–612 (*Li romans de Badouin de Sebourc, III^e roi de Jérusalem, poème du XIV^e siècle*, éd. L. Boca, Genève, Slatkine Reprint, 1972, p. 336–347).

miracle du Caire à Bagdad est dû à la confusion résultant de la dénomination « Babylone⁴⁰ ».

Ce qui nous intéresse est surtout le lien entre la ville de *Baudas* – quelle qu'elle soit – et une montagne, objet de vénération pour le peuple musulman, et également connue dans le milieu chrétien. À notre avis, le nom pourrait avoir donné lieu à une confusion, ou plutôt à une création merveilleuse, grâce à la sonorité semblable pour des auditeurs non arabophones entre le mont Muḳaṭṭam et le nom du prophète Mahomet (Mohamed) ce qui aurait donné lieu à la « Roche Mahon ».

Un deuxième texte est tout aussi intéressant pour notre réflexion. Le chapitre *Alia opinio de adventu de Antichristo* de la *Chronica magistri Rogeri de Houedene*⁴¹ rapporte une série de légendes sur la figure de l'Antéchrist. À son tour cette chronique est inspirée par le traité de Adson de Montier-en-Der, abbé français du X^e siècle, auteur de l'épître *Ad Gerberam reginam de ortu et tempore Antichristi*⁴². Cette œuvre qui, pendant le Moyen Âge, a joui d'un fort succès (attribué à la fois à saint Augustin, à Alcuin de York, à Raban Maur), prend la forme d'un recueil de traditions associées à la venue de l'Antéchrist, parmi lesquelles sa mort sur le mont des Oliviers à Jérusalem.

⁴⁰ Texte original : « *Si può quindi presumere che la leggenda della montagna che cammina sia giunta per via orale fino a Baghdad, dove si è saldata con quella della conversione del califfo sepolto in un luogo isolato. Alternativamente si può pensare che la fusione fra le due tradizioni sia opera delle fonti occidentali, in cui il trasferimento del miracolo dal Cairo a Baghdad è dovuto alla confusione ingenerata dal toponimo "Babilonia" » : voir Laura Minervini, « Leggende dei cristiani orientali nelle letterature romanze del medioevo », art. cit., p. 6.*

⁴¹ Histoire générale de l'Angleterre de 732 jusqu'aux temps courants, écrite par l'anglais Roger de Hoveden au retour de la troisième croisade, en 1192. Roger Hoveden, *Chronica magistri Rogeri de Houedene*, éd. W. Stubbs, vol. 3, London, Stationery Office, 1870, coll. « *Rerum britannicarum medii aevi scriptores* », vol. 5.

⁴² Adso Dervenensis, *De ortu et tempore Antichristi : necnon et tractatus qui ab eo dependunt*, éd. Daniel Verhelst, Turnholti, Brepols, coll. « *Corpus christianorum. Continuatio medievalis* », 1976.

Notre texte en donne une version tout à fait particulière : « On dit que l'Antéchrist mourut sur son trône, en un mont en Babylone, qui est opposé au lieu de l'Ascension de notre Seigneur⁴³ » en indiquant le lieu de sa mort comme contraire aux lieux de l'Ascension, c'est-à-dire le mont des Oliviers, en le localisant sur un mont en Babylonie. Étant donné qu'au Moyen Âge les adversaires de la foi chrétienne, dont Mohamed⁴⁴, étaient identifiés à l'Antéchrist, on peut à nouveau penser que, dans le milieu chrétien, plusieurs suggestions, dérivées de la légende de la montagne de l'Antéchrist, ont été liées au nom du plus formidable adversaire de la religion, le nouvel Antéchrist, c'est-à-dire Mohamed en personne. Parmi elles, la fantaisie de l'auteur de la *Bataille Loquifer* aurait ainsi créé, ou réélaboré, une « roche Mahon » située à « Baudaire » : la Babylone mythique.

En tout cas, plutôt que de tenter de vérifier la concordance exacte entre le lieu indiqué dans la *Bataille Loquifer* et son hypothétique correspondant réel, il convient de mettre en relief la portée collective de ces représentations ou de ces façons de créer et de décrire l'espace. Les hypothèses présentées n'ont pas la prétention de l'exhaustivité ni de la vérité absolue. En revanche, l'on a cherché à comprendre les modalités de création de cette géographie « voilée par l'imaginaire⁴⁵ », laquelle, même si elle vit grâce à des suggestions, jouit d'une signification et

⁴³ « Tradunt autem, quod in monte Antichristus occidetur in Babilone in solio suo, in illo loco contra quem ascendit Dominus ad coelos ». Roger Hoveden, *Chronica magistri Rogeri de Houedene*, op. cit., p. 84.

⁴⁴ Une grande polémique a été déclenchée par les prêtres Alvar et Euloge avec son *Indiculus luminosus* à l'occasion du « martyre de Cordoue » au milieu du IX^e siècle. En se penchant sur le commentaire de saint Jérôme, saint Grégoire le Grand et Daniel, ils identifiaient Mohamed comme la onzième corne de la quatrième Bête, donc la dernière manifestation de l'Antéchrist (voir *La lunga storia dell'inquisizione : luci e ombre della "leggenda nera"*, F. Cardini, Roma, Città Nuova Editrice, coll. « I volti della Storia », 2005). Pendant tout le Moyen Âge, la figure de Mohamed a été l'objet de plusieurs attaques (voir *Saracens : Islam in the Medieval European Imagination*, V. J. Tolan, New York, Columbia University Press, 2002).

⁴⁵ Alberto Varvaro, « L'Espagne et la géographie épique romane », art. cit., p. 311.

d'une valeur très réelles dans l'espace du récit. La tour, lieu de réclusion par excellence, a donc été liée au nom « Baudaire » qui évoque des territoires lointains et étrangers, soit parce qu'elle peut être identifiée avec la Bagdad ou le Caire réels, tous deux symboles du pouvoir sarrasin, soit parce qu'elle peut être la Babylone biblique, lieu de la corruption et de la méchanceté. Enfin, dans un jeu de sonorités allusives (dérivées, peut-être, des légendes et des histoires introduites en Occident avec les croisades), la « roche Mahon » a été créée en associant la prison avec l'ennemi par antonomase de la chrétienté ; de plus, l'esthétique de la montagne dans les chansons de geste s'allie par « affinités avec le *locus horribilis qui* [...] favorisent par ailleurs la possibilité d'un symbolisme infernal⁴⁶ ».

Comme dit A. Varvaro « quoi qu'il en soit, que les informations singulières soient vraies ou non ; il y a une distinction qui est vraie : celle entre espace [dit] à nous et espace *des autres* [...] elle délimite à l'extérieur et organise à l'intérieur l'espace de notre culture et de notre société⁴⁷ ». Ainsi, la prison destinée à notre héros se présente comme le monde de la négativité la plus absolue, qui ne peut être que musulmane : l'espace « des autres » par antonomase.

⁴⁶ Dominique Boutet, *La montagne dans la chanson de geste: topique, rhétorique et fonction épique*, dans *La montagne dans le texte médiéval. Entre mythe et réalité*, Paris, PUPS, 2000 p. 241.

⁴⁷ Alberto Varvaro, « L'Espagne et la géographie épique romane », art. cit., p. 301–302.